

Medias et rencontres humaines

Jacques Boulanger, 18/06/2014

Il y a les médias, et il y a les rencontres humaines. Il y a les supports de l'information (*in formatum*, mise en forme), que l'on appelle aussi "*moyens de communication*" (*cum unicum*, faire un à plusieurs, ou plutôt ici utiliser le même support), et il y a la rencontre humaine, qui suppose une répétition (d'où le "r" de rencontre) et l'appropriation mutuel. Il y a en réalité trois éléments à considérer : la technologie, le message, l'opérateur. Les technologies progressent à grands pas et sans interruption. Toutes les innovations technologiques, comme le montre le film de 1968 de Stanley Kubrick *2001, L'Odyssée de l'espace*, sont occasion de plus de liaison entre les personnes, de rapprochement, ou de plus de déliaison, d'éloignement. Il y a la machine, l'usage qui en est fait et l'homme qui l'utilise (Homo Faber). On pourrait reprendre la définition de l'addiction par Claude Olievenstein : "*La rencontre d'un produit, d'une culture et d'une personnalité*". Découvrir la cocaïne fut une chance pour la médecine anesthésique de la fin du XIXe siècle ; mais le risque de dépendance pose un défi aux utilisateurs. Un défi ordalique, un jeu avec la mort.

Le développement des médias, l'arrivée de l'Internet, surtout, dans les années 90, peuvent se voir sous ces trois aspects : une chance pour les rencontres humaines, un risque de détournement et de manipulation, un défi culturel et réglementaire. Où placer les limites ? À propos de quoi ? Avec quelle autorité élaborer et négocier la mise en place d'une éthique dans l'utilisation des médias ? Laquelle est compétente dans cette mosaïque d'états issus de l'Histoire dans un contexte de mondialisation irréversible ?

Et surtout, pour moi qui suis psychiatre et psychanalyste, ayant travaillé longtemps en CMPP et rencontré beaucoup de parents en difficulté dans l'exercice de leur autorité sur ce point précis de l'utilisation des écrans par les enfants et les adolescents, comment évolue cette rencontre humaine particulière qu'est la fonction éducative ?

Chances, risques, défis : mon propos va être aujourd'hui d'explorer ces trois composantes de l'interface entre médias et rencontres humaines telles qu'elles se nouent ou se dénouent. Tout échange sur un support médiatique offre la possibilité du meilleur et du pire, de créer un lien et de le pervertir, d'informer et de détourner, d'instruire et de détruire ...

Je ferai pour commencer une brève histoire des médias. Il serait agréable de penser que le premier média fut la Bible : *Biblos*, le livre. En fait, ce furent les cailloux, calculi, puis les tablettes d'argile, puis la pierre, comme la pierre de Rosette, le papyrus, le parchemin, le papier ... Stanislas Dehaene¹ nous rappelle que l'invention de l'écriture, il y a 5000 ans fut une étape importante de l'évolution du cerveau humain. Homo Sapiens a recyclé des populations de neurones qui ne lui servaient plus depuis la tendance à la sédentarisation, ceux qui décodaient la ligne d'horizon, à la recherche de proies ou de prédateurs, interpréter des barres horizontales et verticales, pour les utiliser à autre chose : la production de symboles pour communiquer à travers le temps, l'espace, les générations, et leur projection sur un support externe. Ce mécanisme de projection sur un support d'un contenu de conscience avait déjà été inventé, lui, il y a 36000 ans, au temps de la culture paléolithique aurignacienne, avec quelques essais de représentations-synecdoques : une partie significative d'un objet évoque le tout. Ce sont nos logos modernes. L'émergence aléatoire de la symbolisation, venue plus tard, dans les capacités neuronales d'Homo Sapiens inaugure l'espace virtuel : le symbole est ce qui parle en l'absence perceptive de l'objet. Et qui parle, de ce fait, de l'absence en soi. Lire pour comprendre, prendre ensemble, faire de nouveaux liens, oblige à "*la capacité à être seul*" dit Winnicott. Le développement cognitif suppose la capacité affective de la solitude. Le problème c'est qu'être seul sans repères internes solides, emballe la folle du logis, l'imagination. C'est pourquoi les enfants ont peur du noir, et pourquoi les magdaléniens ont fait des dessins dans les grottes. Si la "*pulsion épistémophilique*", dit Freud, l'envie de voir, de savoir, est l'amorçage indispensable de la vie intellectuelle, elle suppose cette retenue première, capacité fondamentale d'inhibition pour Lionel Naccache, cette durée de solitude initiale, ce passage dans le désert, qui fonde la relation au monde et à l'autre. Comme un arrêt du jugement en attente des signaux de l'autre. Ouvrir un nouveau roman est cette liberté du jugement en suspens d'informations : voyons à qui j'ai à faire. Allons-y lentement, prenons le temps. La vraie rencontre avec un auteur, son histoire, ses différents personnages exige cette disponibilité vigilante.

¹ DEHAENE S. *Les neurones de la lecture*, Odile Jacob, 2008.

Est-on dans la même disposition d'esprit quand on plonge sur un site web ? On peut, si l'on est averti et expérimenté, que l'on a profité d'un apprentissage. Il s'agit de savoir mettre à distance l'information pour récupérer de la durée dans un tempo virtuel qui deviendra de plus en plus immédiat avec l'accélération des débits depuis l'ADSL, réseau phonique au départ, jusqu'à la fibre optique, la liaison photonique. Ceci me rappelle les malaises des hystériques, leurs angoisses d'intrusion, au moment de l'invention du téléphone : "Allo ?". Sans cet apprentissage que permet l'usage averti et documenté, cette incursion soudaine d'un interlocuteur dans l'espace intime les faisait se pâmer d'émotions fortes. À propos d'émotion, je pense maintenant aux trois étages du cerveau que Mc Lean a formalisé en 1969 : reptilien, mammalien, primate. Archéocortex, mésocortex, néocortex. La grenouille, la souris, les grands singes. Il y a les médias qui ciblent leur message sur l'étage inférieur, l'instinct ; la grenouille ne réfléchit pas : elle voit du rouge, elle saute pour avaler, comme induit la fréquentation des sites pornographiques. Ce programme est immuable et les neurologues parlent ici de "*circuit de la récompense*", comme dans les addictions. D'autres médias ciblent l'étage moyen, émotionnel, limbique, d'autres enfin visent le néocortex, les fonctions supérieures dites exécutives : raisonnement, intuition, inhibition, programmation de l'action. Et, pour Freud, cette trop humaine capacité de refoulement qui sépare vie privée et vie publique, autorise tous les fantasmes et la folle créativité dans une présentation politiquement correcte. L'exercice solitaire du web, son versant auto-érotique (pornographie), narcissique (réseaux sociaux), œdipien (travail collectif), facilite et rend originale cette articulation privé/public. À chacun de ces trois cerveaux correspondent des mémoires, précisément catégorisées par l'opération de refoulement, adaptées à leurs modes opératoires. Il se peut qu'il y ait un lien de causalité : plus on engage son archéocortex sur un média, plus on s'éloigne la rencontre humaine. Se rencontrer nécessite non seulement la durée, mais aussi l'engagement des trois étages du cerveau dans leur rapports complexes et hiérarchisés (le cerveau vu comme un "*large scale network*") : c'est le néocortex qui doit avoir le dernier mot, qui prend les décisions. En cas de déboire, l'angoisse est plus forte dans les étages du bas : moins on raisonne, plus on a peur.

Je propose maintenant une réflexion sur l'outil médiatique. Depuis Mc Luhan² on sait que "*Les médias sont le message*", c'est-à-dire que c'est leur usage propre, l'expérience vécue du média utilisé, qui affecte l'individu. Un même contenu n'a pas le même effet psychique selon le canal de transmission utilisé (journal papier, radio, télé, PC, tablette, smartphone). Cette remarque est importante pour les éducateurs : les risques ne viennent pas du support en tant que tel, mais bien de la nature du rapport qui se noue entre l'enfant et l'écran. Nous y reviendrons en détail plus loin. Bruno Latour³, est convaincu, lui, que les techniques en général ne sont pas moralement neutres, qu'elles naissent, dans un contexte historique, scientifique, technologique, avant que ne se développe, par leur usage, la conscience que l'individu peut en avoir, la régulation que le collectif organise. Pour lui, c'est la déontologie du pourvoyeur de contenu, comme le journaliste, qui maintient cette distinction essentielle : l'information doit obéir à des règles professionnelles (vérification, contextualisation, hiérarchisation, explicitation), quand la communication est sans contrainte morale forte. Je pense à la "*méthode véritale*", promue par Jean-Luc Martin-Lagarrette⁴ qui s'inquiète du risque pour la démocratie de la manipulation de l'information. Inquiétude relayée par Serge Halimi⁵, actuel directeur du Monde Diplomatique, qui regrette qu'une poignée de journalistes-éditorialistes fassent la pluie et le beau temps dans les médias français. Vladimir Volkoff⁶, quant à lui, dénonce la risque de manipulation des images. Dans son livre, *Désinformation par l'image*, il expose le résultat de l'analyse d'une centaine d'images afin de montrer au lecteur avec quelle facilité il peut être trompé par elles. Nous vivons de plus en plus dans un monde d'images qui se substituent progressivement aux textes. Or, l'image est facile à manipuler et constitue l'outil de désinformation par excellence. Elle se prête spontanément à la multiplication d'effets délibérés : une photo peut être recadrée, truquée, maquillée. Elle atteint, par l'émotion qu'elle suscite, nos cerveaux inférieurs sans passer par la critique de nos capacités supérieures de raisonnement, de notre intelligence déductive. Plus facilement que le mot, puisqu'elle emprunte un circuit court, émotionnel, elle s'adresse aux masses puisque les barrières linguistiques

² Mc LUHAN, M., *Pour comprendre les médias*, Paris, Seuil, 1968

³ www.bruno-latour.fr/sites/default/files/80-RESEAUX-TECHNIQUES-FR.pdf

⁴ MARTIN-LAGARDETTE JL. *L'information responsable, un défi démocratique*, Éditions Charles Léopold Mayer, 2006, 281 pages.

⁵ HALIMI S. *Les nouveaux chiens de garde*. Liber, 2005, 155 pages.

⁶ VOLKOFF V. *Désinformation par l'image*, Rocher (Documents), 2001, 200 p.

ne la freinent pas et que l'identification au leader (d'opinion) est immédiate⁷. Un article de Tristan Berteloot dans *Le Monde* du 20 juin 2014 montre par exemple avec quel savoir-faire numérique les djihadistes de l'EI manipulent leurs photos de propagande. L'extrême violence du message est renforcé par l'extrême violence de l'image.

Volkoff dénonce le fait que, cinq fois par jour, les plus grandes chaînes de télévision échangent des images qui ne sont ni signées, ni vérifiées. Quand une équipe rédactionnelle fonctionne au buzz, démêler le vrai du faux devient impossible. À propos d'images, je pense aussi aux progrès de la réalité virtuelle qui leurrent nos sens et nos neurones. Noam Chomsky l'a dit il y a maintenant trente ans : "*Tout ce que nous connaissons du monde, ce n'est point un environnement siégeant "autour" de notre organisme, mais seulement l'activité relationnelle que les neurones de notre système nerveux entretiennent entre eux*"⁸. Cette dénonciation de médias manipulateurs, le célèbre linguiste l'a faite dans un ouvrage devenu classique, *La fabrication du consentement. De la propagande médiatique en démocratie?*⁹. Cet ouvrage est une démonstration rigoureuse étayée de multiples exemples, et vient d'être réédité.

Face à ces risques de désinformation, Éric Rhodes¹⁰ ne voit pas d'autre garantie que d'une part le renforcement de l'éthique de l'acteur médiatique et d'autre part sa protection par des textes législatifs spécifiques, ainsi, par exemple, que la protection du secret des sources. Seul cet arsenal législatif, pour Dominique Wolton¹¹, militant du lien social et défenseur de la démocratie de masse, préservera la dimension humaniste de la communication en liant inexorablement les médias aux valeurs démocratiques. Et aux valeurs pédagogiques comme le promeut *Eduscol*¹², le portail du ministère de l'éducation nationale qui vise à promouvoir l'enseignement avec le numérique.

Évoquons maintenant quelques réflexions sur le web. Comme la contestable invasion des doudous pour les enfants, objets transitionnels déformés par l'industrialisation en objets-fétiches dans les années 70, l'arrivée du Web dans les années 90 a changé la donne : ce besoin irrépressible de rencontres humaines a trouvé une voie royale avec les technologies numériques. Au risque d'une temporalité psychique modifiée et d'une emprise renforcée de la séduction. Comparativement aux médias analogiques traditionnels, qui laissent le lecteur-auditeur-télespectateur relativement passif, pensif, rêveur, réflexif, la flânerie en ligne offre la possibilité d'une interactivité renforcée, immédiate, d'un esprit critique qui s'exprime en quelques clics. Les réseaux sociaux, les mails sont indiscutablement des outils de rencontre et de collaboration qui ont dynamisé le cadre du travail collectif, de la vie associative à la guérilla urbaine et au terrorisme. Ils peuvent permettre une stratégie commune, une véritable élaboration de pensée commune, le développement d'un sentiment d'appartenance au groupe sans lequel on ne peut vivre paisiblement en société. Mais on connaît aussi les effets néfastes du web. D'une part, la Toile est une jungle de *trolls*, ces messages d'une grande violence projective, décomplexée et anonyme. D'autre part elle induit un risque de "*surf relationnel*", d'un goût de pseudo-rencontres aussi superficielles et labiles qu'un *like*, qu'un *selfie*. La constitution dialectique du moi risque d'être détournée vers une thésaurisation d'expériences narcissiques. Le mot même de *selfie* (*self*, comme "*faux-self*" de Winnicott¹³, ou "*personnalités en extériorité*"¹⁴) évoque un fonctionnement d'agrippement à fort risque addictif. Un "*effet œillère*" a été décrit¹⁵ en lien avec le concept d'*hyper-choix* que promeut le web : l'abonné ne recherche que ce qu'il aime, ce qui est narcissiquement semblable et renforce le registre spéculaire et projectif, dans l'évitement de la différence, de l'altérité, de l'imprévisible que suppose toute nouvelle rencontre humaine, ou toute relation humaine qui s'inscrit volontairement (c'est un autre choix) dans la durée. Ceci est particulièrement vrai pour la fréquentation des réseaux sociaux.

⁷ FREUD, S., *Psychologie des masses et analyse du moi* (1921), trad. coll. in Œuvres complètes, XVI, Paris, Presses Universitaires de France, 1991.

⁸ CHOMSKY, N. (1980), *Rules and Representations*, Columbia Univ. Press, 1980, trad. franç., Flammarion, 1985.

⁹ CHOMSKY N. *La fabrication du consentement. De la propagande médiatique en démocratie*. Éd. Agone, coll. Contre-feux, Marseille, 2008.

¹⁰ ROHDE E. L'éthique du journalisme, PUF, coll. Que sais-je ?, 2010, 128 pages

¹¹ WOLTON D. Communiquer c'est cohabiter, Ed. de l'Aube (Monde en cours), 2009

¹² <http://eduscol.education.fr>

¹³ WINNICOTT, DW., *Distorsion du moi en fonction du vrai et du faux self*, in *Processus de maturation chez l'enfant*, Paris, Payot, 1960, p. 115-132.

¹⁴ BRUSSET B., *Dépendance addictive et dépendance affective*, Revue Française de psychanalyse, 2004/2, p.405-420.

¹⁵ RIEFFEL, R., *Sociologie des médias*, Paris, Ellipses, 2e édition revue et augmentée, 2005

Facebook compte aujourd'hui 1,15 milliards d'abonnés, Instagram 400 millions, Google+ 340 millions, Tweeter 300 millions. Deux milliards d'humains sont actifs sur un réseau social et y passent en moyenne deux heures par jour. Les sociologues sont partagés. Certains pensent que les relations virtuelles, superficielles et narcissiques, s'opposent à la rencontre réelle, d'autres qu'elles les facilitent. Au départ, Facebook avait pour objectif de faciliter les contacts entre étudiants. On parlait de "contacts" et non "d'amis". Plus tard, pour des raisons devenues commerciales, le mot "amis" fut développé sur le réseau. Marc Zuckerberg, le bien nommé "montagne de sucre", et son équipe ont promu l'utilisation du mot "ami" pour que ces liens entre jeunes soient plus forts, plus affectifs. Et les abonnés ont afflué et inventé toute une palette de possibilités de relations, de la simple camaraderie à la relation intime. De sorte que tous ces réseaux ont échappé à leurs créateurs qui s'adaptent aux nouveaux besoins de leur créature ; des communautés humaines se les sont appropriés, parfois en les détournant. Ils sont alors devenus des moyens d'authentiques rencontres humaines. Ils ont fait mentir ceux qui pensaient que les relations amicales et collectives se dégradent du fait de la consommation, de la *high tech* et de l'individualisme.

La philosophe Anne Dalsuet¹⁶, auteur de *Qu'est-ce que les réseaux sociaux changent à l'amitié ?*, affirme : « L'opinion selon laquelle une amitié en ligne serait factice semble dépassée à l'heure de l'Internet mobile. Aujourd'hui, des millions de gens vivent en proximité permanente avec leurs proches, échangent des textos, des images et des rendez-vous grâce à leur portable. C'est une forme d'intimité entretenue à distance. Ces relations prolongent et étoffent les amitiés fortes déjà existantes et les différentes formes de copinage. » Elle parle d'une nouvelle chronologie affective fondée sur l'immédiateté et le dialogue. Chaque page d'accueil de Facebook est un lieu convivial où chacun se présente de façon originale avec des photos, des vidéos, des citations, dans un registre ludique qui est une nouvelle façon d'être au monde. Pour elle, le fait que chaque usager de Facebook instaure des compartiments, des pages visibles ou invisibles, réservées aux intimes, montre qu'on est loin de la relation factice.

Serge Tisseron, psychiatre et psychanalyste, dans *Subjectivation et empathie dans les mondes numériques*¹⁷ fait le même constat : « La présence en chair et en os n'est plus la seule référence, ou la principale, pour tous ceux qui se retrouvent sur les réseaux. Pour les nouvelles générations, les "chats" en ligne sont tout à fait réels, chargés d'affectivité. D'ailleurs, la traditionnelle crise de l'adolescence s'est transformée avec Facebook. Aujourd'hui, les jeunes mènent une vie parallèle et collective sur leur ordinateur, ils se créent leur propre communauté d'amis, une sorte de nouvelle famille à travers les réseaux sociaux ».

Pierre Levy, philosophe, écrit dans *Cyberculture*¹⁸ que le monde virtuel n'est pas un monde dématérialisé mais plutôt un univers de possibles, un monde potentiel. Chacun y devient un acteur à la fois de contenus mais aussi d'émotions. « Si Facebook déréalisait les relations, les liaisons épistolaires auraient dilué les amitiés depuis des siècles. Pourquoi limiter le réel aux corps massifs, actuels, repérables dans l'espace ? ». Pour lui, l'opposition entre virtuel et réel est dépassée. Avec les smartphones et l'intelligence artificielle (SIRI d'Apple), on organise, grâce à la géolocalisation, des rencontres IRL ("In real life", dans la vraie vie). Avec Skype, les amis, les parents, les cousins éloignés, les amants, tous ces êtres qui s'aiment et partagent dans une "réalité augmentée" des nouvelles qui leur font chaud au cœur, ou les attristent. Mais ils vibrent ensemble. Le site FacebookStories¹⁹ qui raconte les histoires de personnes utilisant le réseau social de façon originale montre combien il contribue à repeupler une vie de solitude, en mal de rencontre humaine. Beaucoup de couples se sont formés par les sites de rencontre.

Mais il y a, comme pour toute nouvelle technologie, le versant négatif. On sait aussi combien le réseau peut colporter des ragots et détruire une réputation. On connaît le risque d'addiction ou d'inflation narcissique dénoncé par l'écrivain Jonathan Franzen²⁰ ou par la psychologue américaine Jean M. Twenge²¹ pour qui ce ne sont pas des amis qui sont recherchés sur les réseaux, juste des *followers*, des *suiveurs*, le mot est polysémique, qui concourent à la promotion nombriliste du titulaire du compte. On pense au recueil de nouvelles de Tonino Benacquista intitulé "Tout à l'ego"²².

¹⁶ DALSUET A. *T'es sur Facebook ? Qu'est-ce que les réseaux sociaux changent à l'amitié ?* Flammarion, 2013.

¹⁷ TISSERON S. *Subjectivation et empathie dans les mondes numériques*, Dunod, 2013.

¹⁸ LEVY P. *Cyberculture*, Odile Jacob, 1997.

¹⁹ <https://www.facebookstories.com>

²⁰ FRAZEN J. Tribune dans *The Guardian*, septembre 2013.

²¹ TWENGE JM. *Generation me et The narcissisme epidemic*, Simon & Schuster, 2006 et 2009.

²² BENACQUISTA T. *Tout à l'ego*, Folio, 2010.

Dans *L'Être et l'écran*, Stéphane Vial²³ pense qu'un "*entêtement technophobe*" nous empêche encore de réfléchir sereinement sur les interactions hommes-machines. Il rappelle qu'à chaque époque il y a eu des avancées technologiques qui ont affecté notre perception du monde, notre être, notre comportement. Il prend, lui aussi, l'exemple du téléphone. Pour lui, depuis l'arrivée du web dans les années 1990, est advenue une société d'individualisme en réseau où chacun vit à la fois des liens forts, traditionnels, mais aussi beaucoup de liens faibles, nombreux et denses devenus indispensables. Dans la liste des contacts, il y a la liste des favoris, puis les intimes. Cette liste de contacts est composée de multiples réseaux qui s'enchevêtrent et permettent de jeter des ponts entre des univers inconnus, d'improviser d'improbables événements, des expériences surprenantes, des relations affectives inhabituelles. Des applications permettent de retrouver des inconnus croisés dans la rue. La rencontre humaine, ici, est véritablement multiforme. Les réseaux de rencontres amoureuses et sexuelles²⁴, comme le montre l'analyse du sociologue Jean-Claude Kaufmann²⁵, ou encore de Pascal Lardellier²⁶ déclinent toute une palette d'amitiés érotiques. Ici, c'est aussi le cœur qui surfe à la recherche d'aventures affectives et sexuelles nouvelles, durables ou passagères. Pascal Lardellier monte dans son livre combien cette "*approche en ligne*" n'est pas inauthentique mais permet de se découvrir progressivement, en sondant l'autre, ses intentions, ses désirs, ses secrets, ses qualités. Pour lui, la Toile favorise ce qui se faisait autrement avant : une sélection par affinité. "*Avant, pour aimer d'amour ou d'amitié, il fallait d'abord s'être rencontré "pour de vrai". Aujourd'hui, dans un premier temps, on peut tout à fait s'en affranchir pour mieux choisir, sans toute la lourdeur de la drague physique*"

La facilitation de l'approche est une chose, la rencontre, qui nécessairement prend du temps, en est une autre. La vie à deux, à plus de deux, est chronophage. Qu'elle soit perceptuelle ou médiatisée, car il ne faut pas opposer "*réel*" et "*virtuel*", la relation humaine est une construction lente. Il faut dix ans pour qu'une famille recomposée fonctionne comme une cellule familiale, avec son sentiment d'appartenance et son historicité commune qui crée ce caractère intemporel de la vie psychique, indispensable à l'identité. La "*durée*", au sens de Bergson²⁷, le temps psychique, sert à créer de la mémoire épisodique, seule mémoire spécifiquement humaine, aporie de l'instantané, exprimée, je l'ai dit par le "*r*" de "*rencontre*". Se rencontrer, c'est gérer des conflits. Se re-encounter (être à l'encontre, en opposition) suppose en effet d'avoir été éduqué en vue d'assumer le conflit des différences (des genres, des préférences, des générations, des origines, des religions, ...). De savoir suspendre son jugement (temps du refoulement) sur l'intime de l'autre (un intime si dangereusement exhibé sur Facebook). Cet évitement chronique de la rencontre à potentialité agressive (au sens positif du terme, celui de rivalité fraternelle et créatrice) peut mener à une véritable addiction médiatique, boulimie d'informations, dépendance d'un réseau social, obsession par un jeu vidéo, une accoutumance qui oblige à un "*toujours plus*" de consommation d'écran : pour cet "*esclave de la quantité*"²⁸, celui pour qui, définitivement, "*ça est plus fort que moi*"²⁹, la rencontre humaine devient impossible. À moins de s'inscrire dans la "*durée*" d'un travail psychothérapeutique ...

En consultation pédopsychiatrique, lors des premiers entretiens avec un enfant et ses parents, en fait souvent la mère seule, on pratique des sortes de "*carottages*" de la vie familiale pour se faire une idée de son fonctionnement. On explore ainsi les conditions dans lesquelles sont vécus certains moments de la vie de famille : repas, couchage, endormissement, tâches domestiques, devoirs scolaires, et surtout maintenant consommation d'écrans. On cherche à chiffrer, avec l'enfant et les parents, combien d'heures par semaine l'enfant est face à un écran. Il existe de multiples enquêtes sur le sujet, notamment sur l'usage de la télévision. L'une d'elles fait autorité, celle menée en octobre 2003, la *Kaiser Family Foundation* réalisée auprès de 1065 familles américaines ayant des enfants de 6 mois à 6 ans : 59% des enfants regardent la télé chaque jour, 68% des enfants passent 2h/jour devant la télé, 36% ont une télé dans la chambre, 36% vivent dans une maison où la télé est allumée toute la

²³ VIAL S. *L'Être et l'écran*, PUF, 2013

²⁴ Meetic, EDarling, Attractive World, Adopteunmec, Gleeden, Grindr ...

²⁵ KAUFMANN, J.C. *Sex@mour*, Armand Colin, 2010.

²⁶ LARDELLIER P. *Les Réseaux du cœur. Sexe, amour et séduction sur Internet*, François Bourin, 2012.

²⁷ BERGSON, H., *Matière et mémoire*, 1896.

²⁸ DE M'UZAN, M., *Les esclaves de la quantité*. Nouvelle Revue de Psychanalyse 1984, N°30.

²⁹ FREUD, S., "*Où était le ça, le moi doit advenir*", in *Nouvelles Conférences*, 1932.

journée, 90% passent la moitié de leurs loisirs devant la télé. Cette étude a montré une corrélation entre le temps passé devant la télé et les retards des apprentissages scolaires. Une autre enquête, celle du Pr Frederick Zimmerman, de l'Université de Washington sur 1000 familles ayant des enfants de 2 à 24 mois, donne les résultats suivants : 40% des bébés de 3 mois regardent la télé tous les jours, 90% des enfants de 24 mois regardent la télé tous les jours. L'enquête conclut à la nécessité de déconseiller la télé avant deux ans et montre une corrélation entre dépendance à la télé et obésité, hyperactivité, troubles du comportement. L'Académie Américaine des Pédiatres (AAP) a suivi l'avis du Pr Zimmerman et déconseille la télé avant deux ans. En France, une enquête de 2007 de l'agence G2 Paris, intitulée "*Les technonatives*"³⁰ a cherché à chiffrer la moyenne nationale de consommation d'écran chez les 16-20 ans : 4h17 par jour. Cette moyenne est de 3h 27 par jour pour la population générale en consommation pour la seule télé (Observatoire *Gulli*, Cité dans *La décroissance*, mars 2009). Elle est de 12h 07 par semaine pour la connexion des internautes français tous âges (Médiamétrie). Cette étude donne aussi les résultats suivants : 49% des adolescents ont un lecteur MP3, 45% des adolescents déclarent préférer discuter sur un réseau social plutôt que de rencontrer leurs copains, 45% des enfants ont une console, 22% des revenus du ménage concernent les écrans (redevance, abonnements portable, internet, jeux en ligne payants, ...). D'après Bernard Stiegler³¹, 62% des parents achètent dans les grandes surfaces des produits alimentaires demandés par leurs enfants qui les ont vus dans les publicités. Gilles Lipovetsky et Jean Serroy, dans leur ouvrage *L'Écran global*³² montrent combien les écrans se multiplient dans les espaces publics. Ils montrent aussi que les émissions télés sont ciblées pour un public par tranche d'âges, ce qui a pour effet de fragmenter les relations familiales et intergénérationnelles. Une autre enquête, enfin, explore les pratiques en lignes qui sont en croissance rapide. Catherine Ducerf, responsable *Consojunior* de *TNS Media Intelligence*, devenu depuis *Kantar Media*, une entreprise d'analyse d'audience des médias. Les comportements de 2 000 jeunes de 8 à 19 ans ont fait l'objet d'une étude intitulée "*Ados techno sapiens*", parue le 12 novembre 2008. Elle donne les résultats suivants : 41 % des 12-15 ans créent ou gèrent un blog contre une moyenne de 28 % pour l'ensemble des 8-19 ans, 21 % jouent en ligne à des jeux en réseau multijoueurs, contre 16 % pour les 8-19 ans, 16 ans est l'âge où les jeunes vont le plus sur les réseaux sociaux, puisqu'ils sont 80 % à l'utiliser régulièrement à cet âge, contre 61 % de l'ensemble des 8-19 ans.

Un risque pour les très jeunes enfants a pu être prévenu en France. En 2003 est créée en Israël la première chaîne pour bébé, *BabyTV*. En 2004, les USA suivent sur ce créneau de la petite enfance avec la création de *BabyFirst*, dont le principal investisseur Rupert Murdoch. En 2005, la France suit avec le lancement de *BabyTV* en France sur TPS, le bouquet par satellite de TF1. Le journal *Le Monde* publie le 27/10/2007 une tribune de pédopsychiatres inquiets (Pierre Delion, du CHU Lille, Bernard Golse de Necker, Serge Tisseron, spécialiste de la question « *Enfants et médias* »). Les médecins réclament un moratoire interdisant les télévisions pour les enfants de 6 mois à 3 ans, au nom du principe de précaution « *En attendant que nous en sachions un peu plus sur les relations des tout jeunes enfants et des écrans* ». Cette alerte aboutit à ce qu'un collectif de professionnels de la petite enfance, le "*Collectif Interassociatif Enfance et Médias*", saisisse le 15 novembre 2007 le conseil supérieur de l'audiovisuel (CSA) et demande l'interdiction des télés pour bébés. Il liste les six dangers des télés pour jeunes enfants : la création d'une dépendance, le ralentissement du développement intellectuel, le ralentissement du développement émotionnel, l'isolement affectif, le retard de langage, les troubles de la concentration. Le CSA n'avait pas pu intervenir, car *BabyFirst* émet de Grande-Bretagne, de même que sa concurrente, *BabyTV*. En revanche, depuis le 1er novembre 2008, les chaînes françaises ne peuvent plus proposer de programmes visant spécifiquement les enfants de moins de 3 ans, et les chaînes qui émettent depuis l'étranger doivent apposer un message précisant que regarder la télévision peut freiner leur développement. Mais le CSA a pris cette affaire dite des "*Bébés téléphages*" très au sérieux. D'une part, il a émis le 15 novembre 2009 une recommandation qui conseille vivement aux parents de réserver aux enfants une vie sans télé jusqu'à l'âge de trois ans. D'autre part, pour célébrer en 2009 le 20e anniversaire de l'adoption par l'Assemblée Générale des Nations Unies (1989) de la Convention Internationale des Droits de l'Enfant, deux campagnes télévisées ont été diffusées sur les chaînes, à la demande du Conseil Supérieur de l'Audiovisuel. L'une, intitulée "*La télévision n'est pas toujours un jeu d'enfant*", était destinée à sensibiliser le public aux effets du petit écran chez les jeunes enfants, l'autre visait à

³⁰ LARONCHE M. *Les enfants sont-ils trop branchés ?* *Le Monde*, 14/11/2007

³¹ STIEGLER B. *La télécratie contre la démocratie*, Flammarion 2006.

³² LIPOVETSKY G. SERROY J. *L'Écran global*, Seuil, 2007.

rappeler l'importance du respect de la signalétique jeunesse. Le message du CSA est clair³³ : la télévision n'est pas adaptée aux enfants de moins de 3 ans. Elle peut entraîner passivité, retard de langage, troubles du sommeil et de la concentration, et dépendance aux écrans. Par ailleurs, entre 3 et 6 ans, l'enfant n'a pas de recul par rapport aux images, et ne percevra pas la différence entre une fiction et la réalité. La publicité est prise par lui "au pied de la lettre", c'est-à-dire ici de l'image. Avant 8 ans enfin, le CSA recommande de ne regarder que les programmes réservés aux enfants. Or c'est loin d'être le cas. Une enquête de Lætitia Chaucesse³⁴ dans le cadre d'un Mémoire soutenu en 2006 à L'institut d'Études Politiques de Lyon, intitulée *Violence et Médias*, a montré que parmi les dix programmes les plus regardés par les enfants de 4 à 10 ans, figure le journal télévisé, qui véhicule souvent des images violentes. À partir de 10 ans, il est important de limiter le temps d'écrans et d'accompagner le pré-adolescent dans le choix de ce qu'il veut en faire dans le créneau de temps décidé par les parents. À l'adolescence enfin, il reste aux éducateurs à entretenir le dialogue sur la pratique des médias et du Net et à maintenir la pression éducative pour éviter une surconsommation.

Le même cadrage de la consommation médiatique est valable pour les adolescents, même si la façon de le mettre en œuvre est différente. Pour Serge Tisseron, les parents ne s'intéressent pas suffisamment à ce que font leurs adolescents sur le web. Pour lui, les adultes doivent accepter de s'initier, grâce à leurs enfants, au monde des nouvelles technologies. *"Il est très important que les parents passent beaucoup plus de temps à en parler avec eux, considère Serge Tisseron. Sinon, leurs enfants risquent de ne plus les considérer comme des interlocuteurs valables et d'accorder plus d'importance aux communautés virtuelles". "Je vois beaucoup d'enfants accros d'Internet qui ne voient pas suffisamment leurs parents et qui vont chercher dans un monde virtuel ce qu'ils ne trouvent pas dans la vraie vie", considère Serge Tisseron.*

Pour lui, les parents peuvent, jusqu'à la majorité de l'adolescent, dans les cas où le dialogue est difficile, s'autoriser à aller voir dans les blogs, à visualiser l'historique des sites consultés, avoir les mots de passe des pages Facebook ou des boîtes mails. Il existe des logiciels de contrôle parental intégrés à Vista ou Mac OS. Je connais un père ingénieur en informatique, hélas pour son grand fils, qui visualise de son bureau l'écran de la maison et peut à distance interrompre la connexion internet. Il s'agit de ne pas confondre avec un journal intime et de ne pas culpabiliser. Il suffit que les règles soient claires et annoncées à l'adolescent ; *"J'irai voir ce que tu fais sur le web"*. Ce versant nécessairement restrictif de la fonction éducative étant posé, il faut aussi, dit Serge Tisseron, valoriser le positif. Le parent peut aider à la créativité des logiciels de jeux dits «*intelligents*» (où l'enfant est actif, doit élaborer des stratégies, faire appel à ses connaissances, remplir une mission), de certains jeux en réseau pour les adolescents (les avatars). Les jeux en réseau massivement multijoueurs, comme *World of Warcraft*, *League of legends*, sont plus susceptibles que d'autres de rendre dépendants les jeunes les plus vulnérables, mais ils permettent aussi d'acquérir des compétences. Les parents ne devraient pas considérer Internet, quand sa fréquentation est contrôlée, comme un *"divertissement qui peut nuire aux résultats scolaires"*, mais qui peut *"valoriser les apprentissages"* de leurs enfants.

Cela devient vraiment préoccupant quand l'enfant ou l'adolescent s'intéresse de moins en moins à autre chose que l'ordinateur. La glissade addictive se repère par la baisse des résultats scolaires, l'évitement des rencontres amicales, le désinvestissement relationnel, voire la réduction du temps de sommeil avec pendant les vacances une quasi inversion du cycle jour-nuit et une alimentation anarchique. Dès lors, d'autres complications vont survenir : prise de poids due à la consommation en surfant d'aliments et de boissons sucrés, une inhibition intellectuelle, des ruptures relationnelles, un certain degré de perte des repères corporels et sociaux. La dépendance aux écrans peut aussi décompenser un état préalablement psychopathologique. Un lien a été fait avec certaines histoires célèbres de lycéens-meurtriers, comme dans l'affaire du film *Scream* de Wes Craven sorti en 1996 et les attaques meurtrières d'adolescents contre leur établissement scolaire. Pour comprendre le mécanisme de cette dépendance, on peut citer une étude américaine réalisée en IRM fonctionnelle³⁵ chez des enfants que l'on trouve dans un livre intitulé *l'Atlas du cerveau*. On connaît bien maintenant la spécialisation des deux hémisphères cérébraux. L'hémisphère droit gère les images, le schéma

³³ <http://www.csa.fr/Television/Le-suivi-des-programmes/Jeunesse-et-protection-des-mineurs/Nos-enfants-et-la-television/L-impact-de-la-television>

³⁴ <http://doc.sciencespo->

[lyon.fr/Ressources/Documents/Etudiants/Memoires/Cyberdocs/MFE2006/chaucesse_l/pdf/chaucesse_l.pdf](http://doc.sciencespo-lyon.fr/Ressources/Documents/Etudiants/Memoires/Cyberdocs/MFE2006/chaucesse_l/pdf/chaucesse_l.pdf)

³⁵ CARTER R: *Atlas du cerveau*. Autrement 1999:220 p, 244.

corporel, les sensations, le raisonnement intuitif, l'aperçu global des situations ; on parle de traitement digital des informations. L'hémisphère gauche, lui, est plus précis et son traitement est dit numérisé. Il gère des fonctions cérébrales supérieures apparues les dernières dans l'Évolution : parole, écriture, lecture, calcul, analyse détaillée, raisonnement logique. Un enfant de CP qui prend son petit-déjeuner du matin seul en regardant la télé est sous hypnose : il ne tourne qu'avec son hémisphère droit tant qu'on ne le bouscule pas en disant "*Dépêche-toi, tu vas être en retard à l'école*". L'hémisphère gauche, lui, se met en veille, comme un ordinateur allumé mais qu'on n'utilise pas. Il faudra quatre fois le temps d'exposition de l'hémisphère droit aux images pour rallumer l'hémisphère gauche. Cet enfant de CP, s'il a regardé une demi-heure de dessins animés, ne sera disponible aux apprentissages scolaires avant 11h du matin. Cet état de fascination dans lequel peuvent nous mettre les images, externes ou internes, qui n'est peut-être pas sans rappeler certains élans mystiques, vaut aussi pour les adultes : il est fortement déconseillé de se lancer dans sa déclaration de revenus en ligne juste après avoir regardé un film captivant. Les médias ont parfois ce pouvoir de déclencher subitement une régression psychique profonde. Dès lors, nous nous retrouvons dans cet état primitif de fascination du bébé pour sa mère, de l'enfant pour son père, de l'adolescent pour un leader, de l'adulte pour un gourou. Sortir du monde virtuel, si proche du monde des fantasmes, est un effort psychique important, surtout pour l'enfant. C'est comme sortir du fusionnel. Quitter le monde préverbal du collage à l'image et réinstaurer la distance du raisonnement que permet le langage, écrit ou parlé. Cela exige de restreindre le principe de plaisir au profit d'un heureux mélange avec le principe de réalité, de négliger les circuits courts, comme le clic, celui que Bruno Latour appelle "*Double Clic*", pour privilégier les circuits longs, ceux de la réflexion et de la méditation.

Le processus de l'autorité est ce qui facilite ce passage du virtuel-fusionnel au relationnel-distancié, espace des rencontres humaines. Je vais faire référence à un collègue psychanalyste, André Carel³⁶, pour expliciter ce processus d'autorité qui me semble être au fondement des rapports humains. André Carel nomme joliment ce processus "*L'épreuve du Non traversée ensemble*". Imaginons un parent qui fixe une interdiction (non un interdit) à son enfant. Ce "*Non*" qui proscriit va provoquer un drame en six actes. L'interdiction tombe. Le parent dit non. L'enfant résiste, dit non à son tour. Il se risque à dire non au non de l'adulte. Il va déployer toute la gamme des sentiments dont il est capable pour affirmer son refus de la limitation de son plaisir (amusement, charme, défi, colère, rage). Un conflit de pouvoir s'installe. Le dilemme de l'enfant, avant qu'il se soumette, est d'échapper à une simple soumission passive, car il confond obéissance et soumission. Pour ce faire, il devient l'agresseur qui dit non pour affirmer sa puissance narcissique, sauver l'honneur. Puis l'enfant hésite entre amour et haine. C'est le temps de flottement de l'ambivalence. Il sent le risque, majeur pour lui, de perdre l'amour du parent. C'est un moment de maturation, de l'intégration de la valeur de l'attachement. L'enfant renonce et accepte l'interdiction ; par cet acte d'obéissance, à ne pas confondre avec la soumission, il prend sur lui de renoncer temporairement à l'accomplissement du désir interdit et conserve intacte sa créativité. Par ce renoncement à l'immédiateté du plaisir, l'enfant intègre la dimension morale : l'interdiction devient interdit. L'enfant peut désinvestir le parent externe vécu comme persécuteur et s'approprier une référence morale interne détachée de la personne de l'adulte.

Ce processus d'autorité, s'il est mené à terme, génère chez l'enfant un sentiment de fierté, d'estime de soi, d'autonomie. Mais qu'a vécu le parent pendant ce temps de mise à l'épreuve du lien ? Là aussi, André Carel imagine une séquence en six actes. Par l'acte d'autorité, cette compétence parentale qu'on appelle fermeté, le parent fait une offre morale, surmoïque. Le parent doute face à la résistance de l'enfant. Il culpabilise. L'enfant dispose très précocement d'un appareil à détecter la culpabilité d'autrui à partir d'indices perceptifs (voix, ton, regard) et va ressentir cette culpabilité parentale. Le parent est pris d'une peur d'être méchant, trop sévère avec son enfant. Il peut diluer son autorité dans des "*Oui, mais*", des messages paradoxaux. Le risque d'abstention se présente. Le parent est tenté d'éviter l'impératif catégorique, ce qui serait interprété par l'enfant comme un abandon de l'épreuve, et fixerait le lien parent-enfant dans le fusionnel, l'évitement du conflit. Le parent tient bon et maintient l'interdiction. L'enfant renonce. Alors, c'est le temps des retrouvailles après le conflit, après l'épreuve du non traversée ensemble. Il y a renforcement du lien et partage d'un sentiment de filiation, d'appartenance à la même communauté humaine, ici la famille, de même qu'il y a renforcement du sentiment de parentalité.

L'acte d'autorité apparaît donc comme un organisateur au quotidien de l'appareil psychique familial à l'œuvre dès l'instauration du lien père-mère-bébé. Il permet à l'enfant ce travail de distanciation qui le rendra apte à distinguer le support (ici la relation parent-enfant), le message (l'obligation, constituante

³⁶ CAREL A: *Le processus d'autorité*. Revue Française de Psychanalyse, 2002, 1:21.

de la nature humaine, de savoir différer le plaisir), et l'opérateur (il s'agit de dépersonnaliser l'interdicteur parental pour fabriquer ses propres valeurs morales).

Ainsi, pour conclure, le rapport d'éducation, comme toute rencontre humaine, est aussi un rapport de force. Se rencontrer, c'est savoir être à l'encontre, en opposition, en conflit. Pas en état de guerre, qui vise à l'élimination de l'ennemi, mais en état de conflit, qui vise à défendre ses intérêts sans attaquer la personne, conflit qu'il faut savoir faire durer car le temps est nécessaire au dialogue et à l'élaboration d'une solution de compromis. La rencontre humaine entre adultes suppose que ceux-ci aient été entraînés, par l'éducation, à assumer le conflit des différences, des genres, des générations, des origines, des religions, des envies. À défaut, un évitement chronique du temps agressif de la rencontre, agressif au sens positif du terme, celui de rivalité mimétique, fraternelle et créatrice, peut mener aux addictions, médiatique entre autres, au recul fusionnel qui est le négatif du culturel. Une boulimie d'informations peut entraîner une dépendance toxique à un réseau social cultivant l'illusion narcissique de "*His majesty the baby*" comme dit Freud³⁷. Une obsession des médias, une hypervigilance aux alertes, pastilles, bannières, notifications push et autres bandeaux peut développer une accoutumance qui oblige à un "*toujours plus*" de consommation de news et d'échanges en réseau. On peut devenir, comme dit Michel de M'Uzan³⁸, "*esclave de la quantité*", incapable du moindre regard distancié, critique, qui seul qualifie l'expérience de rencontre, l'humanise. Il existe un lien de causalité direct entre faiblesse du processus d'autorité dans l'enfance et risque addictif à l'adolescence.

J'étais hier soir seul dans un restaurant à Bastille. Je voyais beaucoup de couples autour de moi. C'est ainsi maintenant : on dîne au restaurant avec le smartphone posé sur la table. On est disponible à la fois au regard et aux paroles de l'autre, et aux messages du portable. On vit le réel en incluant le numérique. Tout est affaire de dosage, comme dans toute utilisation de produit. Skype permet des rencontres sans présence physique qui peuvent peser. J'ai discuté récemment avec une américaine qui accueille aux États-Unis des étudiants étrangers pour des séjours d'un an. Elle me disait combien l'adaptation des jeunes et devenue plus difficile depuis Skype : tous les soirs, leurs parents sont numériquement dans leur chambre et cette proximité numérique les empêche de se rendre disponibles à la culture du pays d'accueil. Je connais un garçon qui a passé deux ans de sa petite enfance à dîner tous les soirs avec son père et un ordinateur posé sur la table où il voyait sa mère, très loin de là, qui dînait avec eux dans un échange numérique. C'est ainsi maintenant, de façon irréversible : l'esprit va et vient entre l'autre, les autres, et moi. Avec les téléphones connectés, les médias font partie de la rencontre. Depuis Internet et les années 90, nous ne sommes plus dans l'ancien modèle médiatique, appelé "*One to many*", ce que l'on nommait médias de masse, mais bien dans un système "*Many to many*" qui rend le contact avec le média interactif. La société qui gère le journal Le Monde en ligne s'appelle "*Le Monde Interactif*". Médiapart, sans qui ce bon capilliculteur de Villeneuve sur Lot serait encore ministre du budget, veut dire "*Média participatif*". De fait, à propos de chaque article, les lecteurs réagissent. Les réseaux sociaux initialisent des rencontres physiques, *in real life*. Virtuel ne s'oppose pas à réel. Il vaudrait mieux opposer "*numérique*" et "*physique*". Même si une rencontre numérique est d'un degré inférieur par rapport à une rencontre physique, encore faut-il préciser en quoi, elle n'en demeure pas moins une rencontre de même nature. La rencontre est réelle quand on finit par se comprendre. On fait de vraies ou de fausses rencontres aussi bien physiquement que numériquement. Les médias, internet surtout, augmentent considérablement la possibilité de dialogue et ça c'est bon pour la planète. Le sentiment d'appartenance collective se renforce. L'intérêt commun devient une préoccupation prioritaire.

Qui dit prise en compte de l'intérêt commun dit morale. Je l'ai dit et je me répète : les deux seules garanties contre le risque de manipulation sont la déontologie des journalistes et le fonctionnement démocratique. Le rapport du journaliste est fonction de sa formation et de son éducation. La démocratie exige que l'avis du plus grand nombre, l'universel, contre les intérêts particuliers, soit l'étalon des décisions rédactionnelles et du choix des images. Je laisse le dernier mot à Emmanuel Kant : "*Agis de telle sorte que le principe de ton action puisse être érigé en maxime universelle*".

* * *

³⁷ FREUD S. *Pour introduire le narcissisme*. PUF 1914.

³⁸ M'Uzan M. de, *Les esclaves de la quantité*, in Nouvelle Revue de Psychanalyse, 30, 1984.